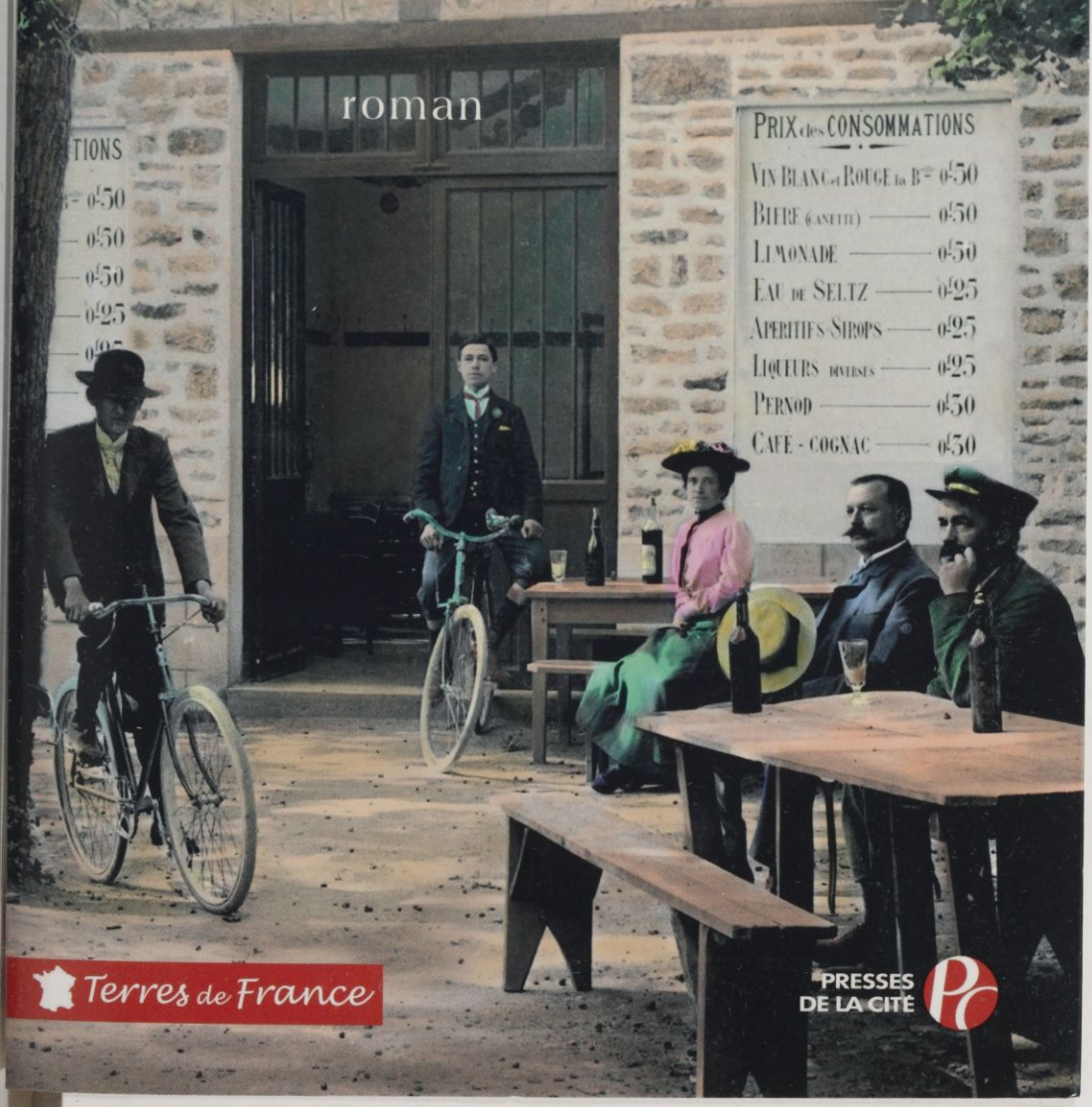
Michel Jeury

Au Cabaret des Oiseaux

roman



Terres de France

PRESSES DE LA CITÉ

© D.R.

Michel Jeury partage son inspiration entre le Périgord, qu'il a quitté en 1987, et les Cévennes, où il s'est installé depuis. Il a reçu le prix Terre de France / La Vie en 1988 pour *Le Vrai Goût de la vie*.

411 04 782

DL Livres - BnF

04 SEP. 2007

AU CABARET DES OISEAUX

D4

DLE-20070907-43898
2007-173237

Du même auteur

Les Yeux géants, Robert Laffont, 1980
L'Orbe et la Roue, Robert Laffont, 1982
Le Jeu du monde, Robert Laffont, 1985
Le Soir du vent fou, Robert Laffont, 1991
La Grâce et le Venin, Robert Laffont, 1992
La Source au trésor, Robert Laffont, 1994
L'Année du certif, Robert Laffont, 1995
Le Vrai Goût de la vie, Robert Laffont, 1995
Le printemps viendra du ciel, Robert Laffont, 1995
Les Grandes Filles, Robert Laffont, 1996
Les Gens du mont Pilat : histoire de Claudia et Joseph, mes parents, Seghers, 1996
La Vallée de la soie, vol.1, Robert Laffont, 1998
La Soie et la Montagne (*La Vallée de la soie*, vol.2), Robert Laffont, 1999
La Charrette au clair de lune, Robert Laffont, 2000
Petite Histoire de l'enseignement de la morale à l'école, Robert Laffont, 2000
La Classe du brevet, Robert Laffont, 2001
Angéline, Robert Laffont, 2004
La Petite Ecole dans la montagne, Robert Laffont, 2005
Les Secrets de l'école d'autrefois : savoir lire, écrire, compter, Robert Laffont, 2005
Le Jeune Amour, Robert Laffont, 2006
Les gens heureux ont une histoire, Robert Laffont, 2007

En collaboration avec sa fille, Dany Jeury .
Le Chat venu du futur, Hachette, 1998
Contes et Légendes du Périgord, Nathan, 1998
Le Printemps de Thomas, Nathan, 2004

Michel Jeury

AU CABARET DES OISEAUX

Roman

Production Jeannine Balland
Romans Terres de France

PRESSES DE LA CITÉ

BnF L&A

Voici mon berceau, ma colline enchantée
Dont j'ai tant foulé la robe veloutée.

Marceline Desbordes-Valmore

Je ne vous laisse point dormir en paix, visages
Des êtres trop aimés façonnés par mes mains.
Je vous vois. Je vous sais fidèles à ma voix.
Mais qu'êtes-vous, sinon des visages semblables
A ceux que vous portez, à ceux qui me font mal ?

Louis Emié, *Le Nom du feu.*

1

C'est un matin de juillet, peu avant les grandes vacances. On est en 1929, l'année des tours du monde : celui du Zeppelin, le dirigeable allemand, et celui du marin français Alain Gerbault.

Je m'appelle Many Lagrange et j'ai presque dix ans. J'habite Miraval, une commune boisée du Périgord noir. Maman est morte depuis longtemps, je ne me souviens pas très bien d'elle, quelquefois à peine, quelquefois un peu plus, mais c'est peut-être un rêve. A Pâques, il y a quelques mois, on a conduit au cimetière grand-mère Virginie, qui me racontait tant d'histoires. Mon père, Antoine Lagrange, est très occupé par son métier de cabaretier. C'est ma tante Douce-Aimée qui s'occupe de moi, à sa façon.

Elle a quarante-cinq ans, mais paraît bien plus vieille. Sèche, vêtue de gris ou de bleu sombre, le chignon haut, le teint un peu jaune, les yeux comme des fentes et, parfois, un regard à hacher la viande. Son sourire trop mince n'efface pas la sévérité de ses traits.

Elle possède un chat aussi gris, Minon, qu'elle appelle sans arrêt pour se donner une contenance : « Minon! Minon! » Et elle se retourne pour voir s'il la suit. Elle a ses tics, ses expressions toutes faites, qu'elle sort à la première occasion : Dieu merci, C'est le bouquet, A la bonne heure, Vous ne valez pas les quatre fers d'un

chien, on connaît la chanson, primo, secundo et in extenso...

Mon cousin Évariste, dit Vava, douze ans, le pauvre simple, ne sort guère de l'institution de Périgueux où on le garde depuis des années. Quelquefois, je me dis : « Pourvu qu'il ne revienne jamais! » De temps en temps, je fais un vœu, à défaut d'une prière, pour qu'on nous le rende. Je crois que je l'aimerais bien et que je saurais m'occuper de lui. Et puis on serait deux contre tante Douce-Aimée.

Ma tante me force à manger des soupes épaisses et collantes deux ou trois fois par jour. Elle invente sans cesse des tracasseries. Elle me calotte à l'occasion, mais sans méchanceté. Quand elle voit mes coudes ou mes genoux écorchés, elle me menace du tétanos.

– Regarde comment tu seras!

Elle ferme un œil, crispe la bouche, grimace de toute la figure, plie une jambe, baisse une hanche, se tortille de la tête aux pieds en mimant d'affreuses convulsions.

– Tu voudrais arriver comme ça près du bon Dieu, Germaine ?

C'est elle, ma marraine, qui m'a donné ce prénom, mais presque tout le monde m'appelle Many.

J'espère bien arriver près du bon Dieu en sautant comme un cabri. Elle a sans doute raison de me prêcher la prudence. Je sais bien que je suis un peu folle. Pourtant, le tétanos me fait très peur, elle en abuse un peu. Je ne lui en veux pas si elle est dure avec moi, comme elle l'a été, d'après ce qu'on dit, avec ma mère, sa belle-sœur. Elle n'est pas méchante, mais elle a perdu sa sœur jumelle à l'âge de deux ans et elle a beaucoup souffert. Alors, je lui pardonne.

Ce matin-là, le soleil a chassé tous les nuages, il fait beau, le ciel est plus bleu que le bleu à linge de la Genouille, notre servante. J'ai voulu prendre ma robe pervenche brodée d'or, assortie à l'air du temps, et qui va bien avec mes cheveux châtain-roux. J'en ai assez de ma

robe d'hiver, en drap pelucheux, couleur de cendre mouillée, qu'on dirait coupée dans une vieille capote de soldat, et c'est peut-être le cas. Tante Douce-Aimée est veuve, riche (j'ai longtemps cru que toutes les veuves étaient riches comme les charbonniers sont noirs). Mais nous, papa et moi, tirons le diable par la queue, et elle ne perd pas une occasion de nous le rappeler.

– Économies, économies, les habits sont hors de prix!

En me coiffant d'une main, elle m'arrache ma jolie robe. Je ne supporte plus d'aller à l'école avec mon attifiau hérité d'un poilu. Nina Brauliou, qui a seize ans et vit quasiment dans les bois, n'en voudrait pas comme houppelande. Je vois d'ici toutes mes petites camarades les genoux à l'air sous leurs tabliers sans manches et les garçons en culottes courtes...

En chemise, je gesticule, montre mes dessous de bras.

– J'ai trop chaud avec cette robe. La sueur va *tacher me* là!

– Parle comme il faut, s'il te plaît. Pense à ton certificat, dans deux ans, ou gare. Et tu n'as qu'à faire attention de pas suer. Je veux que tu me finisses cette robe avant le grand soleil.

Je renifle de chagrin et de dépit.

– Mais, tante, c'est le grand soleil.

– Et ça répond, excusez du peu!

J'insiste encore, au risque de ma santé.

– Je la finirai l'hiver prochain.

– On connaît la chanson. Pour l'hiver prochain, je te la teindrai comme neuve. Enfile vite ou gare!

Je supplie encore avant d'enfiler l'oripeau :

– Tante...

– Tu obéis et tais ton bec, primo, secundo et in extenso!

C'est le mot de la fin. Quand la tante a lâché son latin, on n'a plus qu'à avaler sa grogne. Je chante en pensée *Brave Marin* pour ne pas pleurer. *Tout doux!* Je laisse glisser ma robe de petit soldat sur mes maigres os, passe la tête et la regarde droit dans les quinquets, pour qu'elle

voie que je ne pardonnerai qu'au jugement dernier, si Dieu me prie, na! Elle bat des ailes, me tourne son revers plat comme une assiette. Vite, une injure!

– Vous êtes sèche comme une peau de bique! Vous risquez pas de suer, vous!

Elle se jette sur moi le bras levé. J'ai justement envie d'une torgnole pour me faire circuler le sang. La tante flaire mon humeur, retient son geste, sort son mouchoir de batiste qu'elle se met à mordiller.

– On n'est jamais sali que par la crotte!

Je reconnais que je ne l'ai pas volée. Si j'étais une bonne fille, je demanderais pardon. Tant pis, je joue des flûtes, la tante me rattrape.

– Et ta blouse!

C'est vrai, il faut passer cette blouse trop courte par-dessus la robe trop longue. En cette saison, beaucoup de filles n'ont que leur jupon ou leur chemise comme dessous, pas question pour moi, la tante dit que c'est salissant, amollissant et indécent.

Engoncée sous plusieurs épaisseurs de tissus, je brûle le pavé du sentier, direction la grand-route, en bas. C'est la route départementale Sarlat Saint-Cyprien.

J'ai la figure chiffonnée comme l'oreiller d'une catherinette, mais une furie vengeresse me porte sur ses ailes. Je soulève ma robe pour voler plus haut et mon cartable me suit par-dessus les moulins. Passé le petit ruisseau, je découvre le toit de la « maison de poupée », avec les capucines du jardinet qui commencent à fleurir. La maison de poupée, qui s'appelle en réalité « maison de la côte d'Ajat », est située à une cinquantaine de mètres au-dessus du cabaret, sur le sentier de la Maison haute, rocailleux et presque à pic.

Elle appartient aussi à la tante. Tout est à la tante, de la casquette de mon père à la roue du moulin... J'inspecte les environs en espérant voir papa.

Mon père, Antoine Lagrange, ancien combattant, blessé de guerre, quarante ans, tient le Cabaret des

oiseaux, un lieu fréquenté et gai, à un tournant de la grand-route : le rendez-vous des hommes de Miraval, le lieu de tous les potins et ragots, une espèce de paradis où je rêve de le rejoindre un jour. Le café doit son nom aux cardères, des espèces de chardons qui poussent alentour et dont les feuilles creuses forment un réservoir à eau de pluie. A cause de ces plantes, de nombreuses espèces d'oiseaux, des merles aux hirondelles, ont une prédilection pour l'endroit. Chaque printemps, les hirondelles recouvrent de leurs nids les poutres et les auvents; chaque automne, elles s'alignent sans fin au bord des toits à la veille de leur départ.

Mon papa! L'envie me trotte d'aller poser un baiser sur la joue mal rasée et de pleurer un peu sur son gilet taché de vin. Je dévale la pente sans songer au microbe du tétanos tapi sous chaque pierre.

Les genêts me giflent, les églantiers m'agrippent au passage comme les ongles des damnés quand on arrive au purgatoire. Je bondis par-dessus le petit ruisseau qui croise le sentier de la côte et débouche devant la maison de poupée. A mon passage, les poules d'eau claquent la surface de leurs ailes et s'enfuient en poussant des cris presque humains.

Maintenant, si j'étais un chat sauvage ou un lutin, je pourrais atterrir d'un petit saut sur le toit du bistrot!

Mais je ne suis ni l'un ni l'autre. Impossible de me montrer avec cette robe laide à faire cuire les yeux, les clients me prendraient pour une couraude. J'attends qu'une idée me vienne, je retiens mon souffle pour mieux guetter.

J'admire la vallée où s'étale encore une écharpe de brume colorée en mauve comme le foulard de ma mère. Je me retourne vers les collines et la forêt. Le soleil d'automne illumine les taches jaunes des coteaux, entre les îles rouges des hameaux et les récifs sombres des sapins, glisse dans le creux des combes, où s'enchevêtrent rocs, broussailles, ruisseaux et sentiers. Le merle siffle, la

fauvette jette un long chant mélancolique, le loriot crie son nom de tout son cœur : compè' lo' io! compè' lo' io!

Je ne peux quand même pas aller à l'école dans cette tenue un si beau jour! Alors la grange des bois? Cette baraque sert de bergerie aux métayers du château. Jean Tite, mon ami Jeannot, s'y est aménagé un coin et y couche souvent. Enfin, je dis mon ami, mais il a presque deux fois mon âge.

Le « castel du moussu », du monsieur, est à cinq ou six kilomètres, par la route? Je vais prendre par le Rau, le grand ruisseau, remonter par Taillefer et les Brandes de bruyères, ça doit raccourcir d'une rognure et d'un chicot.

Je tombe la blouse, prends mon manger dans mon cartable et le répartis dans les poches de ma robe. Et ma fiole de piquette avec beaucoup d'eau? Tant pis, je boirai à une source ou un ruisseau. J'abandonne la bouteille et enfouis blouse et cartable dans un tronc de saule.

Il me faut couper court et passer sous la route, au pont de la Forge, pour ne pas être vue. Plus haut que le moulin, le Rau n'est qu'un fossé gargouillant. Je le longe en traversant le champ de cardères à fleurs mauves. D'après le maître d'école, leurs têtes, ou capitules, tout hérissées d'arêtes pointues, servaient autrefois à carder le drap et la laine, d'où leur nom savant. Leurs feuilles se joignent sur la tige en formant un petit réservoir d'eau de pluie qui sert d'abreuvoir aux oiseaux, d'où leur nom poétique de « cabaret des oiseaux ». Ils sont là, fidèles au rendez-vous, les oiseaux des haies, les oiseaux des bois, les oiseaux des champs... merles, bouvreuils, fauvettes, chardonnerets, pinsons, bergeronnettes, martins-pêcheurs, et les nuées d'hirondelles qui nichent sous les toits. Quand j'étais petite, j'ai essayé plusieurs fois de me désaltérer au creux de ces feuilles. J'approchais, le nez en avant, mais les piquants s'accrochaient à mes cheveux, les nervures des tiges me griffaient la figure et j'avais beau tirer une langue de tamanoir, impossible de m'approcher de la cuvette pour sucer une gorgée.

J'ai appris ainsi que je n'étais pas un petit oiseau. C'est la vie.

Me voilà sur le coup de huit heures et demie, l'heure de la classe, fendant le vent le long du Rau. Ma robe me protège des buissons et des ronces, je la trouve tout à coup bien commode et me fiche de la carder... C'est la première fois que je m'offre l'école buissonnière. Je rêve à une aventure de conte de fées.

Je m'aperçois que j'ai suivi le ruisseau trop longtemps et manqué le passage de Taillefer. Par une trouée dans la voûte des aulnes, je distingue une tour du château, pardessus les collines, presque au plafond du ciel.

Alors, il faut grimper là-haut? C'est à regretter la grammaire!

Tant pis. Je n'attends pas le prochain sentier et m'élance sous un bois de trembles où poussent les bolets rouges. Une pente rocailleuse me mène entre charmilles et fourrés, au pied du plateau de la Grande Bruyère. Je commence à suer!

Je vois un morceau de ciel grand comme la main. Pas de fée, pas de biche au bois, pas même un blaireau, pas même un faisan. Juste un geai qui me déchire les oreilles de son cri rouillé.

Une petite frayeur me grimpe le dos et me chatouille la nuque. De si bon matin, je ne crains pas le *pied fourchu*, qui ne sort jamais tôt. J'ai surtout peur de me fourrer par mégarde dans un roncier épais d'où je ne pourrai plus sortir. Il en reste, au fond des combes, d'infinis et ténébreux, comme le roncier du Chien mort. Une fois, un brave cabot y avait rampé, à la poursuite d'un renard ou d'une fouine. Son maître et des voisins ont tapé tout un jour avec leurs *daïous*, leurs croissants d'élagage, pour essayer de le tirer d'affaire. Mais le toutou s'est saigné aux épines et les hommes ont remisé leurs outils...

Je trempe mes souliers dans une fondrière, patauge au milieu des iris jaunes, des joncs odorants, des chasse-bosses, des pétasites, des soucis d'eau... Enfin un passage à

escalader. Je me hisse et me sens comme une puce sur un hérisson : hallier de houx, d'érables, de pruniers sauvages et de genêts épineux, une immensité de bruyères, mêlées d'ajoncs et sûrement infestées de vipères. J'ai le dos glacé rien que d'imaginer un aspic tout rouge en train de me cracher à la figure.

Vite, un détour par ce bois de chênes truffiers, noueux, tordus, chafouins. Une tourterelle me salue de sa douce voix de gorge. Je me faufile sous un taillis épais, puis entre les chênes branchus, à travers les ajoncs, les fougères, le lierre... Une odeur mêlée, âcre et chaude, me remplit le nez et la tête. Une branche me fouette, je saute en l'air.

Un merle chante. Je l'embrasserais si je pouvais lui tenir le bec.

Enfin, un chemin, défoncé par les ornières des chars et charrettes. Je crève de soif, mais pas de source en vue. Ô, ma petite fiole, je donnerais la peau de mes deux genoux pour t'avoir dans la poche de ma robe!

Je foule le sous-bois d'une forêt de châtaigniers, propre comme une écuelle à chat.

J'ai la salive qui colle. Je me rappelle un conseil de ma grand-mère : « Si tu te crois perdue, ma drôlette, monte toujours. Le pire qu'il puisse t'arriver, c'est de te cogner au ciel! »

Je grimpe. Le maître a dit que le point culminant de la région était à trois cents mètres. J'ai dû le dépasser sans faire attention!

Un écureuil saute d'un arbre à l'autre par-dessus le chemin. Un mulot me guette en trottinant sur un tronc couché. Charivari dans le gaulis. Je jurerais qu'une paire de ragots querelleurs se cherchent pouilles à ma barbe. Prière de ne pas déranger!

Je navigue sur un plateau, entre deux coupes. On dirait une mer pleine d'épaves, mâts, vergues, cordages. Au-dessous, les combes font un paysage sous-marin, avec des kilomètres d'algues et le capitaine Nemo tapi dans les

profondeurs, prêt à attraper les petites filles par la cheville.

Enfin, les tourelles du château de Peyrissac surgissent au-dessus d'un bosquet de chênes, comme les oreilles d'un grand lièvre, debout pour guetter derrière une touffe de bruyère. Des bruits joyeux éclatent de partout : un toutou qui aboie au facteur, un poulain mal mouché qui s'essaie à hennir, une charrette qui pleure pour une goutte d'huile, un tracteur à essence qui lance un teuf-teuf guerrier! A travers tout ce bousin, ma fine oreille dégote le murmure d'une source. Ça y est, je la vois! Je me jette à genoux devant le petit bassin moussu, je bois dans mes mains en coupe, me baigne la figure, les paupières, retrousse mes manches jusqu'aux coudes, trempe mes poignets rougis de piqûres et maculés de brindilles et de traînées noires. Puis je m'allonge, ferme les yeux. Je ne regrette pas mon équipée. « Forêt de mon cœur, je t'aime! » La joie trop forte se roule en boule en moi, me remplit le dedans comme un œuf. Je gémis d'aise et de douleur en même temps puis, tranquillement, tourne de l'œil.

Quand je reviens à moi, il me semble que j'ai dormi de Louis XIV à Louis XV (et Louis XIV, c'est le plus long règne de l'histoire de France, il paraît!). Je bâille à avaler un essaim. Je dévore mes provisions sans m'occuper de l'heure.

Je suis une sauvageonne et même, si je veux, la reine des bois. Je prends Jeannot Tite comme roi! Un moment après, la cloche de Miraval sonne et celle de Saint-Agnan répond.

Je me repère. La grange perdue est de l'autre côté du château. Mon raccourci m'a coûté une lieue, soyons bonne joueuse, les raccourcis, c'est pour l'aventure. Il me faut marcher un moment en contournant les prés du château, où paissent une vingtaine de vaches bretonnes, noir et blanc, et des limousines rousses. En me cachant, c'est la règle de l'école buissonnière!

En avant par les buissons. Ma robe résiste à tout. C'est à peine si j'ai pu lui faire deux ou trois accrocs minuscules!

Un détour par les châtaigniers. Je me pique les pieds aux bogues de l'an dernier par les trous de mes chaussures. J'entends grogner un cochon. La bête vient, le groin levé. C'est une vieille truie de la même couleur que les *brettes*, les vaches bretonnes, d'humeur indépendante et qui cherche sa vie dans les bois. Je me retiens de prendre mes jambes à mon cou. Je sais causer à une mère cochon comme un montreur d'ours à son brave Martin.

La truie s'approche de moi, l'air doux et tendre. J'aperçois à ses pieds une châtaigne pas trop pourrie, la ramasse et la lui tends.

– Hon, hon, salutations, ma Suzon!

La bête plisse le bout du groin, sort une langue énorme, cueille l'offrande, mâche et en redemande. Je lui tapote le museau.

– Baisse-toi pour les ramasser, je suis pas ta bonne!

Je lis sur son dos une grande marque au charbon de bois : *Château*. Les cochons du château courent partout dans la forêt, c'est pour ça qu'ils sont marqués...

Je mets les flûtes, la truie me court après un moment puis renonce. Je marche vers une clairière que j'aperçois entre les troncs serrés. Un renardeau peu farouche sort dans mes jambes, me lorgne avec son sourire pointu.

Je replonge dans les taillis, chênes, châtaigniers et charmes mélangés. Tout ça se ressemble comme pied et patte, et je tourne en rond. La huppe rigole, du haut d'un alisier : pu! pu! pu! J'ai chaud, je suis mouillée des orteils aux oreilles et me sens la figure rouge comme une écrevisse. Je déboutonne mon corsage, sors les épaules et les bras et laisse glisser ma robe par terre, puis j'en fais un gros ballot que je me coince sous le bras... Ça, c'est de l'école buissonnière! Ma chemise trempée me colle au dos, ma culotte me scie, mais je m'en fous, c'est la vie!

J'ai le souffle menu, les mollets en guimauve et la fatigue ronronne dans ma tête. Je suis sur le point de me

coucher pour mourir quand je tombe sur la grange perdue.

C'est une bâtisse longue, assez haute d'un côté, avec un toit mi-lauzes, mi-chaumes, un portail rapetassé et une croix bleue peinte au mur. Elle exhale une odeur de foin sec et de suint de mouton.

– Vive la Grange des bois! Vive l'école buissonnière!

J'ai crié pour de bon. Quelqu'un s'amène par ce qui reste de porte. Fée, bohémienne, épouvantail à moineaux, enfant trouvée sur les marches du palais, voilà mon amie Nina.

– *Pésoï! Cambo dé boï!*

Elle jure, court vers moi les bras levés en criant mon nom. Ça ne vaut pas la peine de remettre ma robe de soldat pour Nina Brauliou. J'avance en chemise et chante pour me donner une contenance : *Nuit de Chine, nuit câline...*

Ma cousine Rototo la fredonne en se trémoussant et en roulant les yeux. Nina bouge le nez, façon petit lapin, c'est un don.

– Ta chanson, elle est vieille comme *Mathieu-salé*. On la chantait déjà quand j'ai fait ma communion!

– Ma cousine Rototo la chantait encore cet été!

On s'embrasse.

Nina agite son bras infirme, montre son corsage déchiré jusqu'au ventre et des traces de coups sur sa figure et ses bras.

– *Lou quite sin!*

On ne sait si elle veut dire nom d'un chien ou le chien!

– Mon papa était soûl! Il m'a battue parce que j'avais rapporté qu'un litre de vin et il voulait de la gnôle!

Je la regarde avec pitié. Ses cheveux sales qui tombent en pluie sur ses joues et la crasse délayée par ses larmes cachent un peu les meurtrissures aux pommettes et autour des yeux. Un véritable arc-en-ciel, du rouge au bleu, en passant par le jaune et violet, et on voit même des cernes qui virent au vert. Mais les accrocs, même longs comme le bras, se remarquent à peine dans ses haillons.

C'est la fille aînée d'un métayer du château, Abdon Brauliou, dit le Taï, le Blaireau, et d'Honorine, la Mouno, la Grimace. Ils ont cinq ou six autres gosses.

Je la serre contre moi.

– Pauvre Nina, je vais te soigner.

Je voudrais surtout la laver, mais n'ose pas le dire. Nina danse un pas ou deux, ses tétins noirs de crasse tout à l'air.

– Le père m'a poursuivie pour me battre!

Elle rit comme une poulie mal graissée, brandit son petit bras d'un air de triomphe.

– Il risque pas de venir me chercher ici, hi, hi, hi!

Je fronce les sourcils. Nina se tape sur les cuisses.

– Il a peur... Les vieux disent qu'y a l'Aversier à la Grange du bois! C'est le diable!

Elle pouffe.

– Il va peut-être venir nous voir!

Je hausse les épaules, secoue la tête, roule un œil.

– Moi, j'y crois pas.

Elle regarde en dessous.

– Le moussu nous a dit, à Jeannot et à moi, que le diable existe pas comme une bête, juste qu'on l'a des fois dans nous, là...

Elle se frappe le front. « Là... » Elle pointe sur sa poitrine l'index de sa bonne main. « Ou là! » Elle pose sa paume sur son ventre. Elle est en culotte et camisole, elle a quitté sa robe, elle s'en sert pour se torcher le museau. Elle rit en m'embrassant.

Tant pis si elle fouette le nez. « Je pue aussi et j'en suis fière. Vive l'école buissonnière! »

– Je t'aime, Nina!

Elle me souffle à l'oreille.

– Moi aussi, je te gobe bien.

Plus tard, nous sommes dans la grange, assises tout en haut d'un tas de paille. Nina me fourre du manger gras dans le gosier, je ne sais pas ce que c'est, m'en fiche et avale. Je suis toujours en chemise, mais continue de suer : ça chauffe sous les tuiles. Je pleure aussi et sens le goût de mes larmes qui salent la graisse.

Nina, renversée sur la paille, passe son bras valide sous sa nuque et me décoche un clin d'œil.

– Jeannot, tu sais, son papa Tite n'est pas son vrai papa!

Un nom de roi me passe par la tête.

– C'est peut-être Alphonse XIII, son vrai papa!

Nina ne connaît pas d'Alphonse. Elle secoue sa crinière pleine de paille et répond, moitié patois, moitié charabia :

– C'est le baron du château! Notre moussu!

Je ne la crois pas et fais mine de sauter en bas du tas de paille, elle me retient par mes tresses.

– Écoute ce qui est arrivé à la Perpille le jour de ses noces...

La Perpille est la mère de Jeannot. On lui a donné ce surnom parce qu'elle cligne tout le temps des yeux, ce qui se dit *perpiller* en patois...

– Le jour de ses noces? Qu'est-ce que ça prouve?

– Ça prouve que je sais le secret et le mystère!

Va pour le secret et le mystère! Je suis prisonnière par les cheveux et un peu piquée de curiosité. J'ouvre grand mes ouïes.

Nina me caresse le cou avec les quatre doigts de sa petite main et me fixe dans les yeux, à nez touchants.

– Le jour de ses noces, la Perpille a accroché sa robe neuve à un clou. Et tu sais comment qu'a l'était sa robe de mariée? A l'était pas blanche!

– C'est ça, ton secret?

– A l'était pas fille, la Perpille, voilà pourquoi!

Je sens qu'il y a quelque chose à retenir dans cette histoire de robe et me promets d'éclaircir le mistigri, enfin le mystère, un peu plus tard. Nina me pointe ses petits doigts sous le nez.

– Au retour de noces, elle avait mal aux pieds, parce qu'elle avait pas l'habitude de porter des souliers...

Il faut traduire le jargon de Nina, qui mélange le patois et le peu de français qu'elle sait à son charabia personnel. La Perpille, qui s'appelle en réalité Estelle, était servante

au château avant d'épouser le métayer Justin Tite. Je me doute bien qu'elle n'avait pas dû mettre des souliers depuis sa communion.

Nina continue en se trémoussant sur la paille.

– Pauvre Perpille, en passant au bord d'un pré, elle a quitté ses bas de soie, un cadeau de Monsieur le baron, et les a posés sur un piquet, pour aller se tremper les pieds dans un abreuvoir à vaches. Le facteur Darius qui passait en tournée les a vus, ils lui ont fait envie, il les a pris. Il les a toujours, il me les a même montrés!

Nina tire la langue, enfile sa robe avec des gestes de princesse.

– Et voilà pourquoi Jeannot est le fils de moussu Jehan!

Je ne suis qu'à moitié persuadée. Elle m'emmène au ru, derrière la grange, et nous buvons à genoux une eau qui a goût de cresson sauvage. Entre un châtaignier mort et un bouquet de noisetiers, une trouée découpe la moitié haute du château. Nous nous asseyons pour regarder, sans faire trop les malignes. Un château, ça inspire le respect, même quand il commence à crouler, comme Peyrissac, avec ses mâchicoulis brèche-dent, ses toits de lauzes décoiffés et pelucheux.

Nina tend la main vers le vallon.

– Mire la charrette, avec les bœufs blancs. Y a que le château qu'a des bœufs blancs. Tout le monde en est aux moissons, mais au château ils finissent juste les foins. Quand le Justin Tite a été tué à la guerre, le moussu a dit que la Perpille garderait la ferme avec le pépé et un journalier quand y faudrait. Après, il a dit que la Perpille épouse ton père...

– Tu es folle!

Elle rit, me fait un pied de nez avec son petit bras.

– T'as qu'à le croire, *pésoï*, que je suis folle! Et puis y en a un qu'a pas voulu. Ton père a épousé ta mère qui venait d'arriver dans la commune avec toi encore à naître, la Perpille a eu une fille et toujours pas de mari... Mainte-

nant, y a plus tant de monde qu'autrefois au château, alors les métayers viennent aider, parce que le moussu est ruiné... Tu sais ce que c'est, ruiné ? Il a mangé la grenouille et il est sur la paille ! C'est bien fait pour ses sales neveux !

Encore des contes à la Nina ? Dans le doute, je détourne la conversation.

– Qu'est-ce que tu as contre les neveux du monsieur ?

Nina me lâche à la figure son haleine de pipi de chat.

– C'est pas juste qu'ils ayent tous les biens du moussu quand *a morira* et que le pauvre Jeannot, qu'a l'est son fils, aye que les yeux pour pleurer !

Elle approche la bouche de mon oreille.

– Tu sais qu'on va se marier quand il reviendra du régiment ?

Elle me lorgne avec un sourire méchant et malin.

– Tu vas voir ! Tu vas voir !

Elle m'agrippe la manche avec ses quatre petits doigts.

– Tu le regretteras pas, *cambo dé boï !*

Je la suis à contrecœur. Elle me fait passer sous une meule de vieux foin, soutenue par des piquets. L'odeur de poussière mouillée pique le nez. Nous nous forçons un passage au milieu des toiles d'araignée et arrivons à une échelle qui s'appuie contre un mur de torchis à moitié éboulé. Tout ça finira par tomber un jour sur la tête de quelqu'un. Pourvu que ça ne soit pas la mienne !

Nina me pousse devant elle.

– Monte ! Monte voir !

Je chantonne : « *Monte là-dessus, tu verras Montmartre !* » Elle se fâche, me propulse d'un coup de tête au derrière.

– Tais-toi, monte voir.

– Qu'est-ce qu'il y a là-haut ? Un pigeonnier ?

Je m'assois sur le rebord d'un plancher troué, enduit d'une fiente blanchâtre. De son bon bras, Nina s'accroche à un chevron et se hisse en tournant sur une poutre. Elle me fait signe de la rejoindre et, comme je ne veux pas

avoir l'air plus manchote qu'une manchote, je la rejoins en quatre bonds dans la charpente. Nina décroche de sous le toit une boîte en fer-blanc, au couvercle marqué « Cartouches Gévelot ». Elle l'ouvre avec précaution et la secoue pour en faire tinter le contenu.

Puis elle me regarde en tirant la langue.

– *Pésoï!*

Je m'approche en avançant à genoux sur la poutre. Une épaisse couche de foin me protégera si je tombe. Elle tend le cou et lâche un cri de surprise. La boîte est pleine de pièces : surtout des petites, des sous percés, des moyennes, quarante sous, cent sous, quelques grosses aussi, des dix francs et des vingt francs! Même un louis d'or! Et puis des billets, de cinq francs et dix francs...

On croirait que ça fait beaucoup d'argent, puis quand on essaie de compter au coup d'œil, on voit qu'il n'y en a pas des mille et des cent. Nina rit et m'invite à soupeser. Je prends les bords à deux mains. C'est lourd, mais ce sont les pièces percées qui pèsent.

Nina roule les yeux sous ses mèches.

– Attention, j'ai pas envie de ramasser les pièces dans le tas de foin. C'est ma dot, voilà, quand j' m' marierai avec Jeannot!

Bien sûr, j'arrive en retard à la Maison haute, une grande bâtisse humide au sommet de la côte d'Ajat. De grands arbres, chênes, ormeaux, sapins, la cernent et étendent leurs plus hautes branches sur les toits, des haies de buis frangent les murs. De loin, elle paraît tapie au cœur d'un bosquet sombre. Les fenêtres du haut, découpées par les frondaisons, ressemblent à des yeux qui guettent, et les quatre pignons du toit à des lances de combat. Vue d'en bas, du cabaret ou du moulin, elle se dresse comme un vrai château, les arbres plantés plus bas que ses fondations lui haussent le col d'un étage.

Je me faufile dans ma chambre par la grange désaffectée et me couche sans souper. Ma tante sait tout!

Quinze jours au « linge de chagrin », chemise et culotte en grosse toile de torchon... Mais je ne regrette rien. J'ai eu une école buissonnière qui a dépassé mes rêves et je recommencerai dès que l'envie me prendra, du moins tant que je ne serai pas dans la classe du certificat. Le linge de chagrin, je le garde à peine un quart d'heure, en été. Je connais un endroit caché, dans l'ancienne grange. Je me déshabille là, cache mes *torchons* sous un vieux pondoir en osier renversé, et vive la liberté! Je suis toute nue sous ma robe, ça ne se voit pas et ça gratte moins que la toile.

Le premier jour des vacances, j'ai enfin droit à ma robe d'été et, comme un fait exprès, il se met à pleuvoir à seaux. La robe me colle au corps, je n'ose plus sortir et me blottis des heures entre le tarare et la réserve de foin du cheval. J'aime ce coin où je me sais invisible de n'importe où, sauf de dessous le toit. Je garde des livres et des chansons dans le tarare. Le temps passe vite.

Ah, si je pouvais rejoindre mon père au Cabaret des oiseaux pour écouter les conversations, j'en saurais, des histoires. Je connaîtrais la vie...

Pauvre papa, je l'adore malgré ses défauts, j'ai hâte de grandir pour l'aider. Dans quelques années, après le certificat, nous partirons tous les deux rejoindre la cousine Rototo en ville. Adieu chagrins, *Pater*, pensums, tétanos et compagnie!

Pour l'hiver prochain, j'ai volé une vieille chemise de nuit de ma tante et m'y suis taillé, en inventant mille ruses pour ne pas être surprise, une chemise de jour et un semblant de culotte. Parée en cas de malheur!

Tout à coup, la tante a l'air fatiguée de me tracasser et m'oublie des jours entiers. A certains moments, elle est rouge comme un cul fessé, à d'autres jaune comme un coing. Elle se met sans raison en grand tralala. Elle appelle son chat dix fois par quart d'heure : Minon! Minon! Elle chasse sa mouche autant que le balancier balance et j'en passe. Quelqu'un a dit qu'elle avait son retour d'âge. « A quarante-cinq ans, il était temps! » Quelle histoire!

Je m'aperçois qu'elle se regarde beaucoup à la glace en faisant des mines. J'avale tout sec mon envie de pouffer. Un jour, elle remarque que je la lorgne, sourire en coin. Au lieu de m'engueuler primo et secundo, elle prend un air à moitié pâmé.

– Tu sais, j'étais très jolie quand j'étais jeune!

Du coup, elle s'occupe moins de moi, je descends au Cabaret des oiseaux chaque fois que je peux, malgré l'interdiction, ce qui me permet de voir bien des gens, des bûcherons italiens, des automobilistes, des camionneurs, Jean Tite, le braconnier Cador, le facteur Darius, l'adjoint Minjou et même, plusieurs fois, le moussu, notre baron!

Depuis quelque temps, Nina me court après, mais je n'ai plus envie de lui parler ni d'écouter ses histoires. Elle finit par me rejoindre un soir, à la sortie de l'école. La bande d'Ajat et du Rau bas est à cinq minutes devant, parce que le maître m'a retenue avec deux ou trois élèves du cours moyen pour un problème. Nina me guette, l'air d'un lapin écorché, dans ses haillons qui la laissent à moitié nue, mi-peau mi-crasse, les cheveux sur la figure, son petit bras qui fait signe comme si elle se noyait... Pauvre *nice*!

Pas moyen de mettre les bouts de bois. Elle accourt puis se plante à deux pas, lève le coude devant sa figure comme pour parer un coup.

– T'as tout fini à midi?

Je lui donne une poignée de mie de pain séchée, mélangée à du blanc d'œuf, qui restait dans ma serviette roulée. Nina avale *tout goulu*, même les morceaux de coquille et puis grogne :

– T'as quel âge?

Elle sent le bouquin. Je renifle un coup.

– Onze ans cette année. A la fin.

Nina saute en l'air et ajuste un pied de nez avec sa petite main.

– T'es qu'une drôlette.

Ça s'appelle poser le pouce sur l'abcès.

– Je m'en fous, je vais au certificat l'an prochain.

C'est un mensonge, ça sera déjà beau si je passe mon certif dans deux ans. Mais je n'en peux plus d'attendre d'être grande. Nina rigole de sa bouche édentée. Son père lui a encore fait sauter une ou deux quenottes. Elle morgue en passant la langue par les trous.

– T'es même pas de la communion cette année!

Je pique mon fard. Je devrais en être, c'est une vacherie de la tante, qui jure que je ne suis pas prête pour recevoir le bon Dieu.

– La communion, je m'en fous!

– Quand Jeannot Tite reviendra, t'iras encore à l'école!

Le Jean Tite, ce petit curé manqué, je m'en bats l'œil, c'est le cadet de mes soucis. Je fais mine de me boucher le nez.

– Et toi, tu sentiras toujours pas la rose.

– J'aurais *mes dix-neuf* et on pourra se marier.

Peux pas m'empêcher de sortir une horreur, c'est plus fort que moi.

– Te marier, avec ton petit bras?

Avant d'avoir fermé le bec, je sens que j'ai blessé ma seule amie. Nina me fait le poing.

– *Cambo dé boï!* Et ta mère, alors?

– Quoi, ma mère! Laisse ma mère tranquille!

Nina se dandine.

– Je sais ce que je sais. Tu crois qu'elle est morte dans son lit, ta mère?

J'étouffe soudain. Je crie :

– C'est un accident. Maman était malade de la poitrine, elle toussait beaucoup. Même que je m'en souviens. Oui, j'étais toute petite, mais je me rappelle de l'avoir vue tousser à s'arracher le gosier. Un rien lui donnait des quintes terribles. Et puis une nuit, elle a respiré un duvet d'oie sorti de son oreiller et elle s'en est étouffée. Voilà, ma vieille, et t'as rien à dire là-dessus!

Nina agite son petit bras et me tire la langue.

– Hi, hi, un duvet d'oie! Hi! Hi! Et si qu'elle était morte dans le chemin, on sait pas comment, en revenant de chez son galant qu'était le facteur Darius!

Je ne vais pas me fatiguer à lui répondre. Je lui ai fait de la peine, elle se venge en racontant n'importe quoi. Tant pis pour moi!

Honteuse, je me débine. Mais je pense à cette histoire en rentrant à la maison. Le facteur Darius aimait bien maman, je le sais. Il disait même qu'il voulait partir avec elle... Non, ça ne tient pas debout. Je sais très bien comment maman est morte. Tout le monde le dit, ma grand-mère quand elle vivait, papa, ma tante, la Genouille... C'est un duvet d'oie qui l'a étouffée dans son lit. Papa passait la nuit au Cabaret des oiseaux, tante Douce-Aimée voyageait dans le Midi. La Genouille dormait comme une bûche, c'est ma grand-mère, aveugle et impotente, qui a entendu maman tousser et appelé au secours...

Nina a voulu se venger, c'est tout. Plus tard, quand même, pour être tout à fait sûre, je demanderai au moussu, qui est mon parrain. Ce n'est pas un grand honneur, il a au moins une demi-douzaine de filleuls dans la commune, des enfants d'anciens combattants. Mais je crois qu'il m'aime bien. Je pense qu'il acceptera de me parler de maman quand je serai plus grande.

Quelquefois, je crois me souvenir d'elle. Je la vois marcher avec une vive ondulation de la taille ou les bras ballants, le regard perdu dans une songerie chagrine. Je la vois cacher sa figure sous ses longs doigts bruns ou se mordre le poing. Je la vois serrer dans sa main son porte-monnaie fripé et vide, rire en montrant ses dents blanches, claquer dans ses mains, nouer et renouer son écharpe mauve autour de son cou, esquisser un pas de danse, sauter au-dessus des marguerites... Je la vois déchirée par une quinte de toux, la bouche ouverte, les yeux pleins de larmes, les poignets croisés sur son cœur. Je lui prends les mains, je l'embrasse au creux des paumes...

Je crois voir une silhouette courir dans le pré, venant du jardin et se dirigeant vers nous. La lune sort à moitié de sous un nuage, et j'aperçois un bonhomme couvert d'un sac qui lui sert de capuchon.

Il court sans bruit, comme s'il était pieds nus. Je me demande si je rêve, j'ai la tête en feu, les chiens sont maintenant quatre ou cinq à aboyer. On dirait qu'ils hurlent à la mort.

L'homme s'approche. La nuit est encore trop épaisse pour que je puisse distinguer ses traits sous l'ombre du sac, mais j'ai peur de deviner. Jeannot m'appelle en claquant son fouet :

– Many! Many!

L'homme s'arrête à quatre ou cinq pas et me fait face. La lune se découvre complètement et répand sa lumière à nos pieds. Les flaques s'allument. Je reconnais la visière luisante du képi sous le capuce de jute détrempé et les dents en or du facteur Darius.

Et Darius s'avance vers moi, une main levée. Il tient son autre bras à demiplié et serré contre son flanc, comme s'il était cassé, et quelque chose le gêne pour parler. Mon Dieu, il a dû s'ouvrir les veines pour de bon!

Je voudrais appeler, mais aucun son ne passe ma gorge. Je voudrais fuir, mais je suis paralysée, on dirait un cauchemar.

Je comprends enfin les mots qu'il marmonne.

– Mon Dieu... mon Dieu! Qu'est-ce que j'ai fait?

Qu'a-t-il fait? Qu'est-ce que ça veut dire? Je retrouve enfin ma voix pour crier à Jeannot :

– Va voir du côté du bassin, vite!

Le fouet claque.

– On y va.

Darius avance toujours vers moi, en tâtonnant de la main, comme s'il voulait m'agripper dans l'obscurité. Il a un œil fermé par une griffure, les mains en sang. J'écoute les hurlements des chiens et les cris de gens du côté du bassin. Les femmes ont rejoint Jeannot.

Le facteur trébuche tout contre moi.

– Écoute-moi, petite, je te cherchais partout pour te souhaiter ton anniversaire. Et puis...

Il se tait, haletant. Je recule d'un demi-pas. Il lève la tête, se laisse laver par la pluie qui rougit sur sa figure.

Vava me tire. Darius siffle en respirant, parle avec effort.

– Je suis ton père, tu dois me croire:

– Vous n'êtes pas mon père, partez!

– Ta mère le voulait. Je comprends pas pourquoi elle a changé d'idée!

– Pour l'amour de Dieu, Darius, partez! Allez vous rendre!

La tête me tourne. Je sens que je vais tomber. Darius courbe les épaules, le front baissé, l'air plus pitoyable que jamais.

La lumière de la lune brille sur ses dents en or.

– Jamais tu me pardonneras, petite...

– Laissez-moi, je vous en prie!

Le chien blanc, revenu de sa chasse, bondit en grondant et lui plante les quenottes dans le mollet, sous la jambe déchiquetée du pantalon. Darius pousse un cri. Vava lui attrape l'autre jambe.

Le facteur roule sur l'accotement boueux, tend une main vers moi.

– S'il te plaît, Many, écoute-moi!

Le chien continue de mordre son mollet, il n'a pas l'air de sentir la douleur, mais sa jambe tressaute dans l'herbe haute. Un rayon de lune éclaire le sang qui coule sur sa figure et sur ses mains.

J'essaie de retenir ma respiration.

Encore des cris, mon nom, Many, Many, des aboiements tout proches. Jeannot et les femmes... Le facteur essaie de se lever, il retombe dans le fossé inondé avec un plouf bruyant. Il gémit encore :

– Ta maman... demande par...

La suite se perd. Quelqu'un me prend par le bras et me

tire en arrière. Une femme en noir tient un fusil pointé sur le facteur.

– Je vais le tuer comme un chien!

La Perpille! Je vois le canon briller quand elle l'appuie sur le cou de Darius. J'échappe à la poigne qui me serre le bras, je me jette contre la Perpille, j'essaie de détourner le fusil.

– Je vous en prie, ne tirez pas. Il voulait dire quelque chose...

– Ce saligaud. Pire qu'une bête!

Les gens se pressent autour de nous. Je reconnais la voix de Cador, puis celle de Jeannot.

– Laisse-le, maman. Tu n'as pas le droit!

La détonation éclate à mes oreilles, m'assourdit, il me semble que j'ai reçu le coup en pleine tête.

Je tombe dans les pommes quelques minutes et me réveille devant le feu, à la cuisine du château. Je tremble, mais je suis bien. Je vois mes vêtements sécher à la lueur des flammes, on m'a déshabillée, roulée dans une couverture et enveloppé les pieds dans des linges chauds. Mes cheveux à peine séchés me collent au crâne et les veines battent dans ma tête, mais je me sens délivrée.

La Guille se penche sur moi et me bouchonne avec la couverture. Je ramasse mon souffle.

– Ma tante, elle est noyée?

– Chut, tiens-toi tranquille. Ta tante...

Je n'entends pas la suite. Je sommeille un moment. C'est la Perpille qui s'occupe de moi. Je la questionne. Elle secoue la tête.

– Tu le sauras plus tard.

Enfin, Jeannot qui m'aide à me soulever pour boire. J'avale une gorgée, regarde autour de moi.

– Qu'est-ce qui est arrivé à ma tante?

– Le salopard l'a tuée avec son couteau, il était couvert de sang! s'écrie la Guille. Je ne sais pas pourquoi on m'a empêchée de faire justice!

La porte s'ouvre, un homme entre. C'est mon père. Il me prend la main.

– Ma belloune...

Puis, à la Guille :

– Mais non, ma sœur s'est noyée dans le bassin. C'est un accident. A ce moment, le facteur était de l'autre côté du château. Il était seulement couvert de sang parce qu'il avait essayé de s'ouvrir les veines!

18

A l'aide de la Guille, de la Perpille et du curé Marsalès, j'ai pu, bien plus tard, reconstituer les événements de la soirée tragique.

Le baron a raconté à ma tante, en coupant court parce qu'il avait de plus en plus de peine à parler, l'histoire de sa famille sous la Révolution, celle de Marcou et Flora pendant la guerre de 70. « Et puis Léa est venue, l'étrangère trop jolie qui a volé son fiancé à la veuve méritante. Les gens de Miraval ne lui ont pas pardonné, pas plus qu'ils ne pardonnaient à Marcou, et tout a recommencé cinquante ans plus tard... Tiens les gens de Miraval, tous ensemble ou presque, pour responsables de la mort de Léa! » Ils se sont disputés. Elle a crié : « Vous saviez quelle maladie c'était, vous n'avez rien fait. C'est bien vous le plus coupable! » Il a pris un objet sous son oreiller et l'a gardé dans sa paume, puis il a soupiré fortement.

– Mon flacon d'Indochine. Avez raison, la veuve. Vais abréger les salamalecs et trancher dans le vif. Un sacré bon poison. Rendez-vous là-haut!

Et il a avalé le contenu du flacon qu'il tenait dans sa main. Douce-Aimée s'est mise à hurler. Le curé qui veillait à portée d'oreille s'est précipité en grondant :

– Il s'est empoisonné! C'est de votre faute, veuve!

Ma tante est sortie en courant, sous le coup de l'émotion

Le facteur Darius nous avait suivis de loin, *pour me souhaiter mon anniversaire et me demander pardon.* Il n'a fait que croiser ma tante devant le château.

Elle, s'est trompée de direction, elle a pris dans la nuit le sentier dangereux qui longe le bassin. Elle a glissé, les traces sont nettes. Tout comme la grosse moitié des gens du village, elle ne savait pas nager. L'eau était froide, elle s'est noyée avant les secours.

On l'a enterrée dans une église pleine et débordant sur la place. Charlotte n'a pas pu venir, mais sa mère, Louise, était là, en grand deuil, très veuve de guerre, serrant les mains et distribuant les accolades. Le lendemain, pour le baron, la moitié du canton se pressait à l'église et autour, et la tribu des neveux et nièces menait le cortège, avant de se jeter sur ce qui restait de l'héritage.

Le facteur Darius a été reconduit à l'hôpital de Périgueux et, un peu plus tard, à l'asile de Vauclaire.

Quelques jours après, j'ai reçu une machine à écrire, que Jeannot est allé chercher à la gare du Buisson. L'envoi contenait aussi un livre, le *Traité pratique de sténographie et de dactylographie,* que j'ai toujours, du papier, un ruban de rechange et un nécessaire d'entretien. Je me suis mise aussitôt à l'étude de la méthode et j'ai commencé à réviser mon orthographe du certificat.

Le testament de Douce-Aimée a été ouvert peu après, par Maître Lagnel, notaire à Saint-Cyprien. Ma tante léguait le Cabaret des oiseaux à son frère Antoine, qu'elle disait souhaiter comme tuteur de son fils Évariste. Vava devenait propriétaire de la maison de poupée : son tuteur ou la personne qui s'occuperait de lui en aurait la jouissance. La belle amie de M. Dorce avait bien, comme on le disait, croqué les autres maisons, les terres et le moulin en guise de diamants!

J'accompagnais mon père et Charlotte chez le notaire, qui nous étudiait d'un air embarrassé, résistant à l'envie de nous flanquer dehors. A la fin, il a fixé papa en se pinçant le menton.

– M. Lagrange, qui, en fait, s'occupera du jeune Évariste ?

Mon père a levé les bras, souri d'un air innocent.

– Mais... ma fille, bien sûr !

– Elle n'est pas un peu jeune ?

– Quinze ans, c'est une jeune fille. Et puis elle a l'habitude.

Par erreur ou grâce à un geste de charité du notaire, on nous a laissé aussi un morceau de terrain d'un demi-hectare au bord du plateau. J'ai semé tout de suite de la luzerne pour nos lapins et du blé noir pour nos volailles, quand nous en aurions d'autres.

J'ai attendu d'avoir mes quinze ans révolus pour parler au curé Marsalès.

J'arrive donc au presbytère un soir de semaine, mais habillée en dimanche, avec mon chapeau, mes souliers et une paire de gants hérités de ma tante. L'abbé m'accueille en vissant jusqu'au ras des yeux son chapeau à large bord, et pose sa rude poigne sur mon épaule.

– Ah, tu viens pour que je t'entende en confession ? Ce n'est pas trop tôt, depuis le temps.

– Plus tard, ça n'a rien à voir.

Déçu, il me pousse dans l'arrière-boutique de la cure, une petite pièce humide, qui sent l'encaustique, le salpêtre et le vieux papier. Il me désigne une chaise paillée, s'assoit dans un fauteuil de bois, rembourré de mauvais coussins. Il croise les mains sur sa poitrine et me regarde, sourcils froncés.

– Germaine Lagrange, tu as encore une idée derrière la tête. Ça ne me plaît pas trop !

Je me sens rougir et l'envie me pince de prendre la porte, mais je rumine cette démarche depuis des mois. Trop tard pour reculer, mademoiselle Lagrange !

Je tourne ma langue dans ma bouche comme une cuiller dans un bol de soupe trop chaude. L'abbé lève les bras au plafond, l'air de jubiler. Je songe qu'il m'aime bien, au

fond, et ça me rend courage. Enfin, je me lance à l'aventure.

– Monsieur le curé, vous vous rappelez le soir du 30 octobre dernier ? Vous étiez aussi à Peyrissac quand le baron et ma pauvre tante sont morts à quelques minutes d'intervalle...

Il se frotte les mains et me coupe d'un ton sec.

– Accidentellement, pour ta tante : je n'ai aucun doute, car c'était une parfaite chrétienne. Le baron a abrégé son temps de quelques heures à peine. J'ai pris sur moi de considérer sa mort comme naturelle.

Je l'approuve d'un signe de tête et reprends mon histoire là où je l'ai laissée.

– Vous avez failli avoir un troisième enterrement. Par chance, la Guille a manqué le facteur Darius...

Il soulève son chapeau, se gratte le front.

– Un peu grâce à toi qui l'a poussée, ma fille. Tu as eu un bon réflexe. Darius Paulin et Estelle Tite peuvent te remercier.

– Merci à vous, monsieur le curé. Je crois bien que Darius était sur le point de me dire quelque chose d'important quand la Guille lui a lâché son coup de fusil. C'est dommage qu'elle lui ait cloué le bec, mais il reste une chance. Monsieur le curé, c'était un de vos paroissiens, je suppose que vous aurez un jour l'occasion de lui rendre visite à l'asile.

L'abbé se mort la lèvre. « Eh, hum... » Diable, diable, il n'y avait pas pensé. Il secoue la tête en balançant son chapeau.

– Ce n'est pas la porte à côté, mais je trouverai l'occasion, en effet.

– Ce soir-là, il m'a demandé pardon au moins deux fois. Vous voudrez bien lui dire que je pardonne, mais que je veux savoir la vérité. Qu'il avoue, en confession ou n'importe comment ?

L'abbé se renverse dans son fauteuil, croise les bras.

– Qu'il avoue quoi ?

– Je sais comment ma mère est morte.

– Vieille histoire, vieille histoire.

– Pour moi, ce n'est pas une vieille histoire et ça ne le sera jamais.

– Et que sais-tu de plus que les autres?

– Darius a tué ma mère.

– Tu es toquée, ma fille!

– Je ne suis pas sûre qu'il ait voulu sa mort. C'est bien une sorte d'accident, car il a agi sous le coup de la colère et du désespoir. Il aimait maman avec passion et quand elle lui a dit que, finalement, elle ne partait pas avec lui, il est devenu fou furieux. Et je pense qu'il n'a jamais retrouvé tout à fait son bon sens depuis cette nuit.

– Cela, au moins, est certain.

– Depuis longtemps, Darius avait demandé à ma mère de partir avec lui. Elle avait ri, seulement ri, parce qu'elle le trouvait gentil et drôle. Et il n'était pas laid ni mal bâti, non plus, à cette époque. Et puis tout allait mal pour elle. Elle souffrait de plus en plus de ses quintes, elle avait peine à travailler, le climat et l'humidité de la Maison haute lui étaient pénibles. Elle ne s'entendait pas avec mon père, qui était revenu de la guerre blessé, gazé et neurasthénique. Il lui avait promis qu'ils iraient bientôt vivre en ville. Mais je pense qu'il ne se sentait pas capable de tenter cette aventure. Il devait avoir peur du chômage, aussi.

« Ma tante a acheté le Cabaret des oiseaux pour lui. Ma mère a perdu espoir d'aller en ville. Mais elle espérait habiter la maison de poupée. Elle n'avait pas prévu que ma tante en laissait la jouissance aux Bourdat pour Dieu sait combien de temps. Elle n'en pouvait plus. Par dépit et chagrin, elle a décidé un jour d'accepter l'offre de Darius. Elle m'a préparée à ce départ. Elle devait venir me réveiller dans la nuit... Je suppose qu'elle avait pris un rendez-vous avec Darius quelque part dans le chemin. Je ne sais pas comment ils pensaient gagner la gare, sans doute à bicyclette, avec moi sur le porte-bagages.

« Puis, dans la nuit, ma mère a retrouvé tout d'un coup la raison. Elle s'est levée, elle est sortie sans ses bagages, et sans moi, elle est allée à la rencontre de Darius pour lui dire qu'elle avait failli commettre une folie, mais qu'elle avait réfléchi, qu'elle ne partait pas, qu'elle ne partirait jamais sans son mari, parce qu'elle ne voulait pas me séparer de mon père... Elle a sans doute dit à Darius qu'ils ne se reverraient jamais. Alors lui, pris de colère, l'a étranglée, étouffée, je ne sais comment, il ne sait peut-être pas lui-même. Ça ne devait pas être difficile, dans l'état où elle était. Elle est morte dans ses bras, il s'est enfui, affolé – fou. Plus tard, il n'a pas supporté l'idée qu'il avait tué celle qu'il aimait tant. Il a accusé la Genouille, payée par ma tante. Je pense qu'il a fini par croire cette fable.

« La Genouille, elle, a dû trouver le corps de ma mère et le ramener à la Maison haute... comment ? Avec une brouette peut-être, ou sur le dos, car elle est très forte.

« Mais le braconnier Cador avait vu ma mère avec Darius. D'abord, il a bavardé à droite et à gauche. Puis il s'est fait payer son silence par une rente au cabaret.

« Le médecin aurait peut-être pu trouver des traces... je ne sais pas... sur le cou de ma mère. Mais je pense qu'il ne les a pas cherchées. Et s'il les a vues, il a dit : " Elle s'est griffé le cou en toussant. C'est les nerfs ! " Ou bien : " Une femme de mauvaise vie qui n'a eu que ce qu'elle méritait. Pas d'histoires ! "

« Je ne crois pas que mon père connaisse la vérité. Ou seulement une toute petite partie... Et je pense qu'il vit une sorte d'enfer, depuis toutes ces années. Mon pauvre papa ! S'il a commis des péchés, il les a bien payés. Sur la question des péchés, vous en savez plus long que moi, monsieur le curé.

« Et la Genouille a dû vous parler aussi.

« C'est tout ce que je voulais vous dire. Allez voir ce pauvre Darius à l'asile, s'il vous plaît. Et plus tard, n'importe quand, quand vous serez sûr de ce qui s'est passé, faites-moi savoir si je me suis trompée. »

Le curé a incliné la tête, en signe d'assentiment, sans un mot.

Je suis sortie dans la nuit. Je me suis aperçue qu'il pleuvait à verse quand j'ai été trempée. Mais j'avais vidé mon cœur et j'étais presque heureuse.

19

Je réalisais enfin mon rêve de m'installer pour de bon à la maison de poupée. Vava m'a suivie sans se faire prier. Comme Nina avait perdu sa chambre au château et que sa famille ne voulait pas d'elle, je l'ai hébergée aussi. Il restait peu de place pour Charlotte quand elle venait, alors elle a espacé peu à peu ses visites.

Au début, j'aidais mon père deux ou trois heures par jour au cabaret et il me payait quand il y pensait. En cas de besoin, je puisais dans la caisse, avec plus de doigté que Charlotte, et il ne s'en apercevait pas. J'avais mes deux galapiats à nourrir, je ne voulais pas les envoyer mendier et je craignais par-dessus tout que Nina se remette à voler, comme au temps de son père. Nous étions franchement dans la débine, dans la purée, la dèche, la mouise. Quelquefois, le nouveau patron du moulin me faisait porter de la farine par son commis. Je m'étais mise à la couture pour m'habiller et arranger les vêtements qu'on nous donnait. Le maire et quelques personnes me demandaient de leur taper des lettres à la machine et je recevais pour ce travail un paiement en nature ou, à l'occasion, une petite pièce. J'étais très fière de mes gains.

Je n'allais guère à la journée chez les paysans ou les bourgeois, car je ne pouvais pas emmener Vava ni le laisser trop longtemps avec Nina, mais des personnes du voisinage m'employaient par-ci, par-là. Le propriétaire de la

Maison-Haute, un bourgeois de Sarlat, me payait cinquante francs par mois pour le balayage, l'entretien du jardin et la garde des clés : c'était la moitié de notre pain.

A seize ans, j'ai commencé à remplacer mon père le matin puis à tenir les comptes du Cabaret, mais j'avais bien de la peine à économiser quatre sous sur la recette.

En 1936, après le Front populaire, la commune nous a attribué une allocation pour Vava. Les deux premiers mois ont été versés à mon père et je n'en ai pas vu la couleur, puis le maire a compris et m'a donné l'argent de la main à la main.

Nous avons eu enfin l'électricité et la nuit s'est envolée dans un éclair jaune!

En 1938, on a installé une cabine téléphonique à Miraval. La poste a choisi le cabaret de préférence à l'épicerie de la Mathurine, qui en a fait une maladie.

Ça m'a permis d'apprendre la première le décès de Darius à l'asile de Vauclaire, par Montpon. J'ai payé l'abbé Marsalès pour qu'il se rende aux obsèques en taxi. Ça m'a coûté la moitié de mes économies. Il est arrivé au cimetière un quart d'heure après la cérémonie!

A son retour, il est venu, penaud, me rendre la petite monnaie. J'ai pris mon air de grande dame.

– Gardez ça pour vos messes, monsieur le curé.

Il tourne son chapelet entre ses gros doigts. Je le fixe dans les yeux.

– Vous n'avez rien à me dire?

Il me prend par l'épaule et me pousse sur la route.

– Parlons, si tu veux.

– Du vivant de Darius, vous êtes allé deux ou trois fois à Vauclaire...

– Trois fois.

– Vous avez pu parler avec lui?

– La seconde fois. Il n'était pas trop perdu dans les brumes du délire. Nous avons pu converser de façon à peu près raisonnable, puis je l'ai entendu en confession.

– J'attendais le signe que vous m'aviez promis.

– Ne fais pas la maligne avec ton curé, petite! Je n'avais pas de signe à te donner. Tu savais très bien que tu ne te trompais pas! J'en ai été sûr à la minute où tu m'as raconté ton histoire. Ça recoupait trop bien ce que je savais par d'autres sources... y compris les confessions. Mais je n'allais pas crier : « Bravo, mademoiselle Germaine, comme vous êtes fine mouche! » Le diable en aurait ri!

Nous marchons un moment en silence. Je me pique devant lui.

– J'avais donc raison?

– Darius ne m'a rien appris de plus. Le malheureux ne savait plus comment il avait pu étouffer ou étrangler ta mère. Il m'a soutenu qu'il n'avait jamais voulu la tuer et je l'ai cru.

– Je le crois aussi.

– Il m'a avoué qu'il s'était, euh... livré au péché pour oublier ta mère. C'est ainsi, par chagrin, qu'il a attrapé sa maladie. D'autre part, j'ai interrogé la Genouille hors confessionnal. Je peux te dire qu'elle a été réveillée par ta grand-mère...

– Je le savais.

– ... et qu'elle s'est débrouillée toute seule pour retrouver ta mère et ramener le corps à la Maison haute. Elle a pris tout sur elle et inventé la fable de l'étouffement par le duvet d'oie. Elle savait qu'on risquait de l'accuser et que ta tante ne lui pardonnerait pas. Elle a fait ça pour la mémoire de ta mère et pour la paix de ton père. Pour toi aussi... Et il y avait bien des traces rouges, assez nettes, au cou de ta mère. La Genouille a dit au médecin : « Léa s'est griffée pendant la quinte, ça lui arrivait souvent. » Le médecin a approuvé d'un signe de tête.

– Mon père n'a rien su?

– Non. A moins que tu lui aies parlé.

– Jamais.

– Il sait que ta mère avait retrouvé Darius plusieurs fois. Cela fait dix ans qu'il abreuve Cador pour l'empêcher de clabauder.

– Oui, et il continuera.

L'abbé lève les bras au ciel, fixe un moment l'horizon bleu du printemps et conclut sur un ton solennel :

– Ah, funeste passion!

Vous vous trompez, monsieur le curé. Passion magnifique! Dans sa pauvre vie, ma mère a croisé quelqu'un qui l'a aimée jusqu'à la folie, au vrai sens du mot...

C'est beau, c'est merveilleux.

Notre arbre de Judée est mort en 1939, l'année de la guerre. Il devait avoir près de cent ans.

A cette époque, nous avions une vingtaine de poules et quarante ou cinquante lapins. Nous vendions des œufs et au moins deux lapins par mois. Nous cultivions presque tous nos légumes et mes protégés excellaient à glaner et ramasser le bois mort. Nous passions tous les jours une heure et demie ou deux heures au jardin, presque sans dire chat. Les bergeronnettes disputaient les vers aux poules, qui s'étranglaient quelquefois d'un lombric et s'enfuyaient avec le hoquet. C'était une de nos grandes joies, malgré la peur du tétanos et de la maladie de polichinelle.

Charlotte m'apportait ses vieux vêtements et je m'en faisais des tenues de gala – mais je n'étais pour ainsi dire jamais de sortie.

Las d'attendre ses « associés » qui ne venaient jamais, Jeannot est parti – jouer au bandit masqué ou gagner sa vie d'honnête façon, personne n'a jamais su au juste. Il revenait de temps en temps, en voiture, et nous avons connu la Rosalie, la Renault Primaquatre, puis la Viva grand sport, la traction avant Citroën, la Rosengart supertraction... La dernière fois que nous l'avons vu, après la guerre, il avait une vieille Matford lourde et sans grâce, et prétendait que les voitures ne l'intéressaient plus.

A chacune de ses visites, Nina croyait venu le jour de ses fiançailles. Elle me pressait de lui montrer sa dot, que je tenais en sûreté et que j'avais juré de ne jamais écorner.

Elle plongeait sa bonne main au milieu des pièces et salivait de plaisir. Puis une lueur d'inquiétude passait dans son regard.

– Dis, Many, tu crois qu'il m'aime toujours?

– Oui, j'en suis sûre.

– Pour de vrai?

– Pour de vrai!

Je rêvais de voyage grâce aux histoires du baron, le *Normandie,* Saigon, mais je savais bien que je n'épouserais pas un officier de marine – pas même un sergent de zouaves... – et que je ne connaîtrais jamais le monde. Moussu Jehan avait inventé ces amusettes pour me donner du songe à moudre!

Je travaillais patiemment à l'éducation de mes protégés. Nina a appris à repriser les bas et les chaussettes, à raccommoder les habits grossiers, à plumer les poules, à surveiller le feu et la soupe. Elle cueillait toujours beaucoup de fleurs, elle les faisait sécher et les collait sur des feuilles de papier ou des bouts de carton. Elle disait « mes tableaux », en riant de fierté. Elle savait lire les noms des apéritifs sur les bouteilles et des denrées sur les boîtes.

Vava aimait beaucoup les coloriages et je me ruinais pour lui en crayons de couleur, mais il ne savait pas dessiner autre chose qu'un carré de guingois aux bords mal joints. Parfois, je lui tenais la main pour lui montrer comment rester dans les figures à colorier. Dès que je lui lâchais la patte, il recommençait à « dépasser ».

Malade, avec un ulcère à l'estomac, le foie en compote et les poumons secs comme l'âme d'un pendu, mon père n'arrêtait pas de boire. Le médecin refusait notre argent.

– C'est sans espoir, ma petite, s'il ne s'amende pas.

J'avais une peur affreuse qu'il meure avant que je sois majeure et qu'on m'enlève Vava et le cabaret. J'attendais le 30 octobre 1940 avec tant d'impatience que je me suis à peine préoccupée de la défaite, de la débâcle et de l'occupation.

Il a tenu presque dix-huit mois de plus. Il s'est couché

pour ne plus se relever au début de l'été 1942. Je lui ai tenu la main de longues heures.

Peu avant de mourir, il m'a serré les doigts de toutes ses forces.

– Many, ta mère était une sainte.

Heureusement, c'était faux. Je l'ai embrassé sur le front, pour la dernière fois.

– Toi, papa, tu es un chic type.

Ça, tout compte fait, c'était vrai.

Un souci m'a hantée une bonne partie de ma vie. J'assurais tant bien que mal la subsistance de mes deux protégés, décidée à ne jamais laisser Vava retourner dans son institution et Nina au vagabondage, à la rapine et à la crasse. Ils avaient chacun une chambre minuscule à la maison de poupée. Nous vivions ensemble, bien forcés. Mes deux lascars, devenus adultes de corps, gardaient leur cerveau d'enfant, avec un soupçon d'innocence animale pour Vava et un brin de polissonne malice pour Nina.

Durant des années, je n'ai cessé de me dire : « Deux, ça va, pourvu, Seigneur, qu'il ne leur vienne pas à l'idée de m'en offrir un troisième en cadeau! » Que faire si la catastrophe menaçait? Je n'en savais rien, je préférais ne pas y penser. Je les surveillais de mon mieux, souvent dans les affres et l'angoisse. « Ah, tu as chopé le filon, ma vieille! » J'avais peut-être tort de me tracasser autant, mais il m'a fallu vingt ans pour en être sûre!

Alors, comme je ne suis pas une sainte, j'ai un peu triché. Vava, je lui accrochais un bout de ficelle autour du cou et il me regardait, les yeux ronds, en souriant de toutes ses gencives.

– Co'ier, Vava?

Affublé de cette chaîne pour rire, il se fourrait dans un coin, assis sur les talons ou roulé sur le côté, les genoux repliés, la tête entre les bras. Nina ne réussissait pas à le remuer d'un pouce pour l'entraîner dans ses galopades et ses farces... Le rouge au front, la honte aux yeux, je cou-

rais à mes affaires urgentes, enfourchais mon vélo, sautais dans l'autobus de Sarlat, une fois par mois. Je songeais, en me retenant de pouffer : Jamais un officier de marine ne te prendra avec tes deux petits! En fait de « petits », le gars avait presque trois ans de plus que moi et la fille plus de six... Une drôle de famille!

Nina, je l'encourageais, le cœur gros, dans ses pauvres chimères. « *Il* reviendra me chercher, tu crois? – Oui, ma chérie, un jour il reviendra. – Pour de vrai? » Ces trois petits mots me flambaient aux lèvres. Tous les mensonges de la terre y étaient enfouis, je craignais qu'ils finissent par sortir au jour et nous poisser de sang et de malheur. Mais la patience de Nina était sans limite et l'espoir chevillé à son âme simple. Elle attendait Jeannot, le temps ne comptait pas. Sa fidélité et mes pauvres précautions suffiraient-elles à nous garder de tout accident?

Ce souci ne m'a pas quittée durant tant d'années qu'il était devenu partie de moi. Il ne me laissait aucun loisir pour la mélancolie et le chagrin. Quand l'âge de Nina a aboli le risque de maternité, j'ai continué de nourrir ma bile noire au creux de mon ventre. Il m'a fallu des années encore pour m'en délivrer. Je peux dire que j'ai retenu mon souffle pendant un quart de siècle. Un jour, j'ai levé les yeux sur le calendrier des postes, fixé au mur du cabaret : 1958. L'histoire avait fait son chemin sans moi!

Au début des années 50, à la mort de la grand-mère Brauliou, on m'a confié pour de bon la charge et la tutelle de Nina, avec une petite somme d'argent à la clé. Quatre sous, mais c'était la sécurité et, au paiement de l'allocation, je prélevais une pièce ou deux que je joignais en grande cérémonie au magot de Nina. Et elle, applaudissait à sa façon, en tapotant son petit bras du bout des doigts. « Ma dot... pour de vrai? – Pour de vrai! »

Quelquefois, elle prenait cent sous dans le tas. « Tu le veux, dis, tu le veux? » Je refusais toujours en riant. « C'est ta dot, ma chérie. » Je l'aurais peut-être flattée en acceptant, mais à changer la règle d'un jeu devenu

presque sacré, je craignais de rompre la magie qui nous protégeait tous.

Pourtant, j'ai failli deux fois au moins renoncer, partir, abandonner mes « petits ». La première, c'est après l'enterrement de mon père, l'été 1942. Rototo, qui vivait alors aux environs de Marseille, s'est faite pressante devant mon désarroi.

– C'est le moment ou jamais, comme disait mon pauvre Antoine. Une occasion en or, quoi. Je te jure qu'on peut avoir la belle vie, de nos jours, dans le Midi. Sans parler du soleil!

– Et le chômage?

– Envolé, tu penses, avec un million et demi de prisonniers. Pffut!

J'ai une envie folle de connaître le pays de ma mère. Ma cousine me bouscule : « Allez, je t'emmène, tu es majeure et vaccinée, pas d'histoire! » Mais il n'est pas question de charger Nina et Vava dans nos bagages. « Tu les mets au garde-meubles, tu les confies à qui de droit. Tu tires un trait, tu rends ton tablier, tu jettes l'éponge! »

Et mes deux protégés devinent qu'on trame quelque chose contre eux. Ils se taisent comme jamais. Je lis dans leur regard un reproche, une prière, et en même temps amour et soumission. Une façon de dire : « Nous savions bien que tu partirais un jour, tu as droit à ta vie. Nous t'aimons quand même... » J'ai le cœur en coulis et un soleil de paradis me tourne la tête. Choisir, ma vieille, passer par l'eau ou par le pont, comme disaient les anciens! Le diable penche pour le soleil, le bon Dieu regarde ailleurs.

Le maire de Miraval vient le jour même pour me proposer son secrétariat et je décide de rester.

J'ai pris quand même deux jours, tandis que Charlotte gardait le Cabaret et mes protégés, et je suis allée à Montpon, sur la tombe de Darius.

Après quelques péripéties, je finis par la découvrir, près

d'une petite chapelle, brûlée par le soleil. Je me revois, debout devant une simple croix de bois, mon bouquet de bleuets et de campanules dans la main, oubliant de prier. Mes fleurs ont flétri au cours du voyage en train et en car, j'hésite à les jeter. Pour finir, je les pose sur la terre caillouteuse et nue. Puis je sors de mon sac une écharpe mauve, que j'ai retrouvée des années plus tôt dans les effets de ma mère, et je la noue au pied de la croix.

Mon car de retour part dans moins d'une demi-heure. Je sais que je ne reviendrai jamais. Pourtant, je voudrais dire quelque chose au facteur Darius avant de m'en aller. Je cherche désespérément, mais ne trouve rien.

– Adieu, Darius.

Je me rendais une demi-journée par semaine à la mairie, où je voyais surtout les femmes, et le reste du temps j'officiais au Cabaret, entre le petit blanc, le Pernod et l'eau de Seltz, ce qui arrangeait bien les hommes. Le Midi de ma mère est allé rejoindre Saigon et le *Normandie* dans la boîte aux hochets.

La deuxième fois où j'ai eu envie de tout abandonner, c'est bien après la guerre, en 1947, l'année de Vincent Auriol et de *L'Exodus*. Oui, *L'Exodus*... Je songeais que si je devais prendre un jour le bateau, il ressemblerait plus à un cargo surchargé qu'au *Queen Mary*... Je n'avais pas revu Jeannot depuis au moins quatre ans. Qu'est-ce qu'il avait fait pendant la guerre ? On lui prêtait de douteux exploits. On racontait qu'il avait commandé une bande de faux maquis et même, pour certains, maquignonné avec la Gestapo ou la Milice. Mais il s'était racheté au dernier moment en s'engageant dans la brigade Alsace-Lorraine, et il s'était battu comme un lion. Je soupçonnais la réalité d'être moins infamante et moins glorieuse à la fois, petits trafics et grosses chimères sous l'occupation, puis retour à l'intendance du petit sergent trop débrouillard, enfin quelque chose comme ça.

Il est arrivé un soir, seul dans sa Matford blanche à capote noire, il est entré au Cabaret, il s'est assis sans un mot. Je l'ai regardé en retenant mon souffle, il m'a souri avec douceur, presque tendrement.

– Viens m'embrasser.

Nous sommes seuls. Je m'avance, les jambes tremblantes. Il se lève, me serre contre sa forte poitrine, me pose deux baisers sur les joues et un autre sur la tempe. La tête me tourne. Il me prend la main une seconde.

– Donne-moi à boire, quelque chose de très fort. Je ne te raconterai rien. Prudence est mère de sûreté et foin du passé! Seul l'avenir compte, n'est-ce pas, ma belle? L'avenir...

Le soir, il m'a demandé à coucher dans la « chambre de mon père », maintenant inhabitée, où j'accueillais parfois, à mes risques et périls, un voyageur perdu ou désargenté. Je lui ai fait le meilleur lit que j'ai pu. J'ai hésité pour l'édredon, l'automne était frais, mais un aventurier comme Jean Tite pouvait-il dormir sous un édredon? Finalement, je l'ai sorti et posé sur le bois du lit.

Puis je me suis demandé si je raclais la caisse jusqu'aux pièces trouées, comme je le faisais avant de monter à la maison de poupée quand j'avais un pensionnaire au cabaret. Cette réflexion m'a pris beaucoup de temps. Je me suis assise à une table, la tête entre les mains. Je n'ai pas entendu le pas de Jeannot dans l'escalier, ou plutôt je l'ai entendu, mais si loin, dans une espèce de rêve à la moussu Jehan. Et puis j'ai senti son odeur de lotion et de tabac, j'ai perçu je ne sais comment son souffle sur moi.

J'ai levé les yeux. Je l'ai lorgné sans honte comme s'il était une image de mon rêve.

Il a mûri, ses boucles ont foncé, sa mâchoire est devenue moins carrée, moins dure, mais il a toujours son nez en coin à bûches et ses yeux gris, doux et moqueurs. Il est beau à sa façon, plus beau qu'autrefois, même. A cette époque, déjà, les jeunes hommes ne portaient plus de coiffure.

Je l'aimais mieux tête nue.

Il me regarde aussi, il a esquissé le geste de me prendre le menton, puis il s'aperçoit que j'ai vingt-huit ans, ce qui le met à trente-six ou trente-sept ans. Il balance la main au bord de mon oreille en effleurant une boucle.

– Tu n'as plus tes nattes.

– Voyons, je les ai coupées en 44, pour fêter la libération!

Il rit comme autrefois et me serre le poignet.

– Viens.

J'ai beau faire la maligne, je tiens à peine sur mes quilles, et Jeannot me porte plus qu'à moitié dans l'escalier. Arrivée à la chambre, je me dis : « Tu resteras quand même vieille fille, mais au moins tu sauras ce que tu perds! »

Il est resté trois jours. Une péripétie enchantée dans mon bonheur trop sage. La veille de son départ, il m'a prise par les épaules et m'a regardée au fond des yeux, si près que j'ai cillé.

– Je t'emmène.

– Où?

– Au bout du monde!

La tentation a été brève, mais terrible, de répondre oui et d'attraper au grenier la valise en carton de ma mère. Le bout du monde, ce n'était sans doute pas bien loin... Et puis après? Je jouerais à la femme du bandit? Peut-être s'était-il assagi, mais je n'y croyais guère, et si je partais avec lui, ce serait une occasion d'inventer de nouvelles folies. Nous serions brouillés au bout de trois mois et je n'aurais plus qu'à rentrer au Cabaret des oiseaux, comme devant!

Non, je ne suivrai pas ce mauvais garçon, peut-être parce que je l'aime trop! Je réponds poliment :

– La prochaine fois, m'sieur.

Nos regards se croisent, nous pensons en même temps : est-ce qu'il y en aura une? Jeannot soupire et fixe longuement l'horizon des bois. " Dommage... "

Il n'y a jamais eu de prochaine fois.

Allons, réveille-toi, Many. Le coucou du cabaret va crier huit heures, les amateurs de gnôle et de petit blanc du matin vont pousser la porte à ressort en se raclant les pieds sur le paillasson usé.

En prenant de l'âge, Vava s'est desséché, sa tignasse s'est éclaircie, ses os ont commencé à pointer sous la peau. Il est devenu aussi plus calme, réfléchi à sa façon. Il avait même des airs de vieux philosophe. Comme il lui arrivait de se cacher dans un tonneau pour me faire coucou, je l'appelais quelquefois Diogène, ce qui l'amusait beaucoup, sans raison.

Il s'appliquait à ses coloriages avec patience et une sorte de ferveur. A cinquante ans, il réussissait enfin à barbouiller une page entière de figures simples sans mordre une fois sur les lignes, et il en éprouvait une grande fierté.

Puis son déclin physique s'est précipité. Il perdait l'appétit, maigrissait, il avait le ventre ballonné et de petites hémorragies. Il ne se plaignait jamais et faisait de gros efforts pour rester propre. Le docteur soupçonnait une leucémie.

– Il faudrait une prise de sang. Et puis l'hôpital...

– Qu'en pensez-vous ?

Le jeune médecin de Saint-Cyprien a souri et haussé les épaules.

– Je pense comme vous, mademoiselle. Il peut vivre encore des années. Tant qu'il ne souffre pas trop...

J'ai senti venir la fin, un jour d'automne. Il ne se levait plus depuis une semaine, mais il s'efforçait toujours de gribouiller, assis sur son lit, avec une hâte fébrile.

Je montais le voir dix fois par jour, pendant que Nina gardait le bistrot. Et un après-midi d'octobre, le soleil couchant jette par la fenêtre une lueur presque rouge, je trouve mon Vava en train de *dessiner*. Pas de gribouiller ni de colorier : il dessine vraiment, la langue pincée entre

les gencives. Tel est son effort qu'il ne m'entend pas entrer. Un peu plus tard, il me voit penchée sur lui et essaie de sourire, mais c'est difficile tant sa peau est tirée.

– 'hleur... 'hleur!

– Une fleur, Vava? Tu as dessiné une fleur!

Cinq pétales, un rond au milieu et une tige droite : c'est la plus belle fleur que j'aie jamais vue. Il me tend la feuille de papier d'une main tremblante.

– Pour toi, Many. Une capucine... rien que pour toi!

– Rien que pour moi?

Ce n'est pas une capucine, mais tant pis. Il bat des paupières et ferme les yeux un instant. Quand il les rouvre, son regard brille d'intelligence. L'étincelle que je guettais depuis toujours dans ses prunelles s'est enfin allumée.

Je prends le dessin, Vava s'allonge sur son lit.

– Je suis content.

– Merci, Vava.

La joie et l'orgueil se nouent en moi, comme si j'avais aidé à sauver l'âme d'Évariste, Victor, Joffre, Philippe Damien, le simple. Je garde sa main dans la mienne jusqu'à ce qu'il s'éteigne, une heure plus tard.

C'était en 1968, j'avais quarante-neuf ans. Ç'a été le plus beau jour de ma vie, et le plus triste.

1982. Nous n'irons plus au cabaret, Nina, l'enseigne est ôtée!

Depuis quelques années, le pays s'est dépeuplé, les jeunes sont partis, les vieux sont morts, les voyageurs nous oublient, les touristes nous dédaignent. C'est tout juste si nous couvrions les frais du bistrot... Et puis la fatigue est venue. Tant pis, je ne bouclerai pas mes cinquante ans au zinc, il s'en faudra de peu.

Un demi-siècle la bouteille à la main et la puce à l'oreille! Un demi-siècle à écouter les histoires de gens et à ressasser les miennes... J'ai lu en vingt-cinq ans deux mille livres au moins et écouté chanter cent mille oiseaux. J'en sais autant sur la vie que si j'avais vécu!

J'ai vendu le cabaret, le bâtiment et les quelques ares de broussailles qui l'entourent, au bas de la côte et le long de la route. C'est maintenant la maison de campagne d'un couple de postiers, rentrés au pays après de longues années à Paris. Les postes, ç'aurait pu être ma destinée, plutôt que le *Normandie* et Saigon – mais je ne suis jamais allée à Paris, je n'ai jamais vu la mer et il n'y a plus de colonies.

N'empêche que j'ai eu une existence à ma guise. J'ai rempli tant et tant de verres et tapé tant de mots et de chiffres sur ma vieille machine de la Manufacture et sur sa petite sœur qui a pris la relève après la guerre! J'ai dit cent mille fois : « A la tienne, mon gars! A la vôtre, les hommes! » Suivant les conseils de ma Rototo, j'ai toujours pris les gens par les sentiments et gardé un œil en coulisse. Tous les oiseaux du monde, ou presque, ont chanté pour moi, au Cabaret des oiseaux. Quelquefois, je faisais semblant de me fâcher. C'étaient alors les grands mots, ceux de Charlotte aussi.

« Essuyez votre barbe et dites que vous avez bu... Toi, cours à la rivière, la foire est sur le pont... »

Ce n'est pas une bonne vie, ça, et belle, ma belle? Le temps a passé, tranquille, comme un chameau devant les chiens.

J'ai rendu il y a un an mon tablier de secrétaire au maire de Miraval, qui est plus jeune que moi et s'est souvenu que j'aurais dû être première du canton en 1932.

– L'année où on a enlevé le bébé Lindbergh, hein?

– Ça se peut.

Aussi l'année de l'opérette *Au pays du soleil*, avec la *Valse marseillaise*. Et qu'on ne vienne pas me parler d'Hitler, d'ailleurs lui, c'était en 33! Le maire a rêvé un peu, le regard au coin du ciel.

– Tu vois, on n'a jamais eu de prix cantonal, à Miraval... Et d'après Marius Laprade, tu aurais pu l'avoir, cette année-là. Mais maintenant, le certificat, c'est de l'histoire ancienne!

Qu'est-ce qui n'est pas de l'histoire ancienne?

Nina et moi sommes seules ce soir de fin d'été.

Ce soir, comme tous les soirs...

Elle m'a demandé de voir sa dot. Je suis allé chercher le magot dans la cachette qu'elle fait semblant d'ignorer depuis vingt ans. Notre rite favori s'est accompli une fois de plus. Quasiment la sainte messe! Elle a plongé sa bonne main dans la bassine.

– C'est à moi, tous ces sous? Pour de vrai?

Je hoche la tête, un peu lasse de répéter les mêmes mots. Elle se penche pour caresser les pièces avec les doigts sensibles de son petit bras.

– C'est ma dot, alors? Tu crois que Jeannot viendra pour se marier avec moi?

Je calcule, une fois de plus... je n'arrive pas à y croire. Seigneur, il a passé les soixante-dix ans, quel beau vieux jeune homme il doit faire maintenant, s'il ne picole pas trop!

J'acquiesce en me retenant de porter mes doigts à mon front.

– Oui, j'en suis sûre.

Nous nous promenons au soleil couchant, devant les jardinets. Les capucines, avec leurs feuilles pâles et leurs grandes fleurs qui évoquent une bouche triste et trop fardée, apportent le souvenir doux amer des étés perdus.

Nina fixe sur moi ses yeux innocents et malins à la fois.

– Tu crois qu'il m'aime?

Je pose la main droite sur sa grosse patte rougeaude.

– Il n'a jamais aimé que toi.

ONF L&A

PRODUCTION JEANNINE BALLAND

Romans « Terres de France »

Jean Anglade
Un parrain de cendre
Le Jardin de Mercure
Y a pas d'bon Dieu
La Soupe à la fourchette
Un lit d'aubépine
La Maîtresse au piquet
Le Saintier
Le Grillon vert
La Fille aux orages
Un souper de neige
Les Puysatiers
Dans le secret des roseaux
La Rose et le Lilas
Avec le temps...
L'Ecureuil des vignes
Une étrange entreprise
Le Temps et la Paille
Les Ventres jaunes
Le Semeur d'alphabets
Sylvie Anne
Mélie de Sept-Vents
Le Secret des chênes
La Couze
Ciel d'orage sur Donzenac
La Maîtresse du corroyeur
Un horloger bien tranquille
Un été à Vignols
Jean-Jacques Antier
Tempête sur Armen
Marie-Paul Armand
La Poussière des corons
Le Vent de la haine
La Courée
tome I *La Courée*
tome II *Louise*
tome III *Benoît*
La Maîtresse d'école
La Cense aux alouettes
L'Enfance perdue
Un bouquet de dentelle
Au bonheur du matin
Le Cri du héron
Le Pain rouge

Victor Bastien
Retour au Letsing
Henriette Bernier
L'Enfant de l'autre
L'Or blanc des pâturages
L'Enfant de la dernière chance
Le Choix de Pauline
Françoise Bourdon
La Forge au Loup
La Cour aux paons
Le Bois de lune
Le Maître ardoisier
Les Tisserands de la Licorne
Le Vent de l'aube
Les Chemins de garance
Patrick Breuzé
Le Silence des glaces
La Grande Avalanche
Nathalie de Broc
Le Patriarche du Bélon
La Dame des Forges
La Tresse de Jeanne
Annie Bruel
Le Mas des oliviers
Les Géants de pierre
Marie-Marseille
Michel Caffier
Le Hameau des mirabelliers
La Péniche Saint-Nicolas
Les Enfants du Flot
La Berline du roi Stanislas
La Plume d'or du drapier
L'Héritage du mirabellier
Jean-Pierre Chabrol
La Banquise
Claire Chazal
L'Institutrice
Didier Cornaille
Les Labours d'hiver
Les Terres abandonnées
Etrangers à la terre
L'Héritage de Ludovic Grollier
L'Alambic

Georges Coulonges
Les Terres gelées
La Fête des écoles
La Madelon de l'an 40
L'Enfant sous les étoiles
Les Flammes de la Liberté
Ma communale avait raison
Les blés deviennent paille
L'Eté du grand bonheur
Des amants de porcelaine
Le Pays des tomates plates
La Terre et le Moulin
Les Sabots de Paris
Les Sabots d'Angèle
La Liberté sur la montagne
Les Boulets rouges de la Commune
Anne Courtillé
Les Dames de Clermont
Florine
Dieu le veult
Les Messieurs de Clermont
L'Arbre des dames
Le Secret du chat-huant
L'Orfèvre de Saint-Séverin
Paul Couturiau
En passant par la Lorraine
Annie Degroote
La Kermesse du diable
Le Cœur en Flandre
L'Oubliée de Salperwick
Les Filles du Houtland
Le Moulin de la Dérobade
Les Silences du maître drapier
Le Colporteur d'étoiles
La Splendeur des Vaneyck
Les Amants de la petite reine
Alain Dubos
Les Seigneurs de la haute lande
La Palombe noire
La Sève et la Cendre
Le Secret du docteur Lescat
Constance et la Ville d'Hiver
Marie-Bernadette Dupuy
L'Orpheline du bois des Loups
Les Enfants du Pas du Loup
La Demoiselle des Bories
Le Chant de l'Océan
Elise Fischer
Trois Reines pour une couronne
Les Alliances de cristal
Mystérieuse Manon
Le Soleil des mineurs
Les cigognes savaient
Laurence Fritsch
La Faïencière de Saint-Jean
Alain Gandy
Adieu capitaine
Un sombre été à Chaluzac
L'Enigme de Ravejouls
Les Frères Delgayroux
Les Corneilles de Toulonjac
L'Affaire Combes
Les Polonaises de Cransac
Le Nœud d'anguilles
L'Agence Combes et Cie
Suicide sans préméditation
Fatale Randonnée
Une famille assassinée
Gérard Georges
La Promesse d'un jour d'été
Les Bœufs de la Saint-Jean
L'Ecole en héritage
Le Piocheur des terres gelées
Les Amants du chanvre
Denis Humbert
La Malvialle
Un si joli village
La Rouvraie
L'Arbre à poules
Les Demi-Frères
La Dernière Vague
Yves Jacob
Marie sans terre
Les Anges maudits de Tourlaville
Les blés seront coupés
Une mère en partage
Hervé Jaouen
Que ma terre demeure
Au-dessous du calvaire
Les Ciels de la baie d'Audierne
Guillemette de La Borie
Les Dames de Tarnhac
Le Marchand de Bergerac
Jean-Pierre Leclerc
Les Années de pierre
La Rouge Batelière